

Ma cousine, la première

Patrick Nicol

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2002). Ma cousine, la première. *Moebius*, (93), 91–93.

PATRICK NICOL

Ma cousine, la première

J'ai posé ma main sur le membre lumineux de ma cousine. Son bras long sur la mélamine chantait, chacun de ses poils blonds me criait des noms. J'ai perdu mes doigts dans les pores affolés de ma cousine, alors que du four sortait une fumée noire qui comblait tous les vides de la cuisine.

Ma tante, cheveux teints en rouge et peau molle sous les bras, promenait un chaudron lourd puis des plats à n'en plus finir.

Je ne regardais pas le visage de ma cousine, surprénais parfois le triangle rose au coin de son œil. Tournant le visage, je lui montrais aussi le mien. Rien n'était tout à fait un signe et elle a poussé un petit cri quand un couteau est tombé entre nous. Mon oncle a dit que nous aurions de la visite et moi je glissais sur le vinyle de ma chaise, tendre et mou.

Soupaient là aussi ma mère, mes sœurs, tous ces yeux, toutes ces bouches, en cercle, ces épaules comme un mur. Tout le monde semblait porter une robe à fleurs dont le motif se chicanait avec celui des chaises; seul mon oncle portait du rayé, comme la tapisserie.

J'ai dit à ma cousine : *Viens.*

Murmuré dans sa paume alors qu'elle remettait le beurre à sa place : *Viens, j'ai fait le souper pour toi et ta Barbie.*

Elle m'a regardé, en plein dedans : *Vous aurez de la viande et du vin et la radio rose chantera en italien.*

Mon oncle a sorti les cartes, mes sœurs se sont fichées devant la télé, ma cousine a pincé le pli de mon pantalon : *Allons.* Nous sommes descendus dans un sous-sol sombre entièrement tapissé de poils bruns. Il n'y brillait que le plastique des jouets de poupées, les lampes en boules

rouges et la chair de ma cousine qui torturait de ses doigts maigres un bouton de sa chemise, quelque part sous les clavicules. Entre la bouche et les seins.

Assis sur le divan, nous avons posé sur nos cuisses les figurines d'homme et de femme dont les vêtements glissaient sous le bout rond de nos doigts. Le fortrel sur le plastique fuyait, caressant malgré lui les corps durs et sans sexe de nos jouets.

On est au restaurant, dit ma cousine.

Non, on est chez moi, j'ai tout préparé.

On va manger, d'abord.

Après tu vas rester assise puis moi je vais faire la vaisselle pendant que tu manges ton deuxième morceau de gâteau.

Je crois qu'à ce moment ma cousine a roucoulé, qu'elle a fait le petit bruit des chats que l'on surprend.

Tu vas faire la vaisselle?

J'ai acheté du jus de pêches, aussi.

Elle a déplacé sa poupée jusqu'au bord de sa jupe. La petite Barbie était assise là, les jambes pendues dans le vide, comme au bord d'une falaise, d'un quai. Il y avait cette vue, pour moi : les genoux de ma cousine, et les jambes minces et lisses, roses entre les bas beiges de ma cousine. Et il y avait cette couture, cette ligne molle, le rebord de la jupe de ma cousine.

Elle a dit : *Plus tard on est dehors, assis sur le bord d'une montagne, puis on regarde les lumières de la ville. Viens t'asseoir à côté de moi.*

J'ai mis mon bonhomme entre les jambes de ma cousine, les pieds pendant dans le vide entre la jupe et le divan.

J'ai dit : Je vais te parler un peu.

Oui, c'est ça. Parle-moi un peu.

Je vais te parler de mon travail. Non, je vais te parler des enfants.

Oui, c'est ça. Parle-moi des enfants.

Mon coude était maintenant appuyé à la naissance de sa cuisse, tout mon avant-bras déposé sur la jambe jusqu'à la main qui tenait mon personnage à côté du sien. Mon index était coincé entre les hanches de nos poupées.

Elle a dit : *Allons nous coucher.*

Oui, on serait fatigués.

Elle a dit : *Notre chambre serait là-bas.*

Elle s'est levée, je l'ai suivie, je crois qu'elle me tenait la main, ou qu'elle tirait un pan de mon gilet, peut-être aussi avait-elle pris mon bonhomme par la taille. Elle a ouvert une légère porte de faux bois. Là, le plancher était en ciment; elle n'a pas allumé de lumière, nous étions en pieds de bas. Elle a mis sa main sur ma tête pour me faire glisser sous un tuyau, puis elle m'a fait mettre en petit bonhomme dans un coin.

Elle a dit : *Les parents se mettent tout nus pour dormir,* et elle a sorti une lampe de poche qu'elle gardait cachée dans un trou.